

Nicolas LE MOIGNE, « L'imaginaire politique d'Henry de Montherlant », in Patrick BRUNEL (dir.), *L'imaginaire de Montherlant : figures et formes*, Paris : Honoré Champion, 2013 (forthcoming)

En proposant cette communication sur l'imaginaire politique d'Henry de Montherlant, j'avais en tête ces phrases de *Service inutile*, parues à l'origine dans *L'Écho de Paris* en 1934 : « Le lendemain de l'émeute du 6 février, saisi à la gorge moins par le présent que par l'avenir, mon premier geste, mon réflexe automatique fut de chercher mon Épictète ; je l'ouvris par hasard, comme les croyants d'autrefois ouvraient au hasard l'Évangile, sûrs que la page ouverte leur donnerait une réponse »¹ – et Montherlant de suivre l'exemple du philosophe stoïcien, en cherchant à se représenter, dans l'épreuve, ce qu'auraient fait Socrate ou Zénon, en tenant pour certain que « pour nous apporter un peu d'eau fraîche, les grandes âmes font la chaîne du fond de l'éternité »². Si l'on voulait chercher à démontrer que Montherlant est un écrivain politique, ce passage suffirait peut-être à le démentir : face à l'événement politique, on trouve ici le recours à l'histoire, à l'éternité, au « hors-contexte ». Le déplacement, en d'autres termes, vers une attitude où le politique se dissout dans une vision philosophique ou plutôt « morale », un terme que Montherlant aurait sans doute préféré, appuyée sur un socle disparate, où ont leur part la tradition catholique, sans la foi, la culture arabe, la culture chevaleresque européenne et japonaise, et surtout la sagesse gréco-romaine.

Ces quelques phrases de *Service inutile* résument également à merveille un imaginaire politique qui est avant tout un imaginaire historique, où les compagnons de Montherlant sont un petit groupe de ces « grandes âmes qui font la chaîne ». Ces personnages historiques – Pompée, Charles Quint, Philippe II, Saint-Simon, Sigismond Malatesta, le Pape Paul II, Caton d'Utique, Marc-Aurèle, le cardinal Cisneros, Jeanne la Folle, l'archevêque Péréfixe, la sœur Angélique de Saint-Jean, Alvaro le Maître de Santiago, sont mobilisés dans les essais de Montherlant, mis en scène dans ses dramaturgies, lui servent de références, de porte-paroles, d'interlocuteurs, ou plus rarement de repoussoirs. Toujours est-il que la réflexion politique de Montherlant passe par leur bouche, et presque jamais par celle de personnages politiques contemporains, remarquablement absents de ses écrits. On soulignera que cet amoureux des idées obliques qu'est Montherlant, lorsqu'il parle d'Épictète, aime à le présenter comme une figure de... l'avenir, tant les notions de passé ou d'anachronisme lui semblent étrangères. Dans les multiples commentaires, notes, précisions ou compléments qu'il aimait à apporter à ses essais et surtout à ses pièces, Montherlant précise fréquemment, par ailleurs, que ces personnages historiques sont aussi des « types », des figures de l'humain, indépendamment de

¹ Henry de Montherlant, *Essais*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 690. Les indications de

² *Ibid.*, p. 690.

leur ancrage dans les problématiques d'une époque donnée : il déclare au soir de sa vie à propos du *Treizième César*, dans un entretien donné à Pierre Lhoste en 1970 : « on peut donc dire, ou que les choses sont toujours les mêmes, ou que la vie copie l'Histoire »³.

Ces figures de fiction sont des « compagnons » également, et Montherlant s'est plu parfois à ironiser sur la proximité et la familiarité qu'il entretenait avec les morts dont il a fait ses héros, plus qu'avec certains vivants : dans une conférence radiodiffusée en 1965, il avoue se faire un sang d'encre à l'idée que la sœur Angélique pourrait n'être pas satisfaite du sort qui lui est fait dans Port-Royal, et qu'elle pourrait avoir à se plaindre d'un rôle insuffisamment exact. Il donne raison, dans cette même conférence, à tel critique qui voyait en Montherlant « un personnage à deux têtes : l'une est celle de Malatesta, et l'autre est celle du Maître de Santiago », et précise une mise au point déjà faite dans une autre conférence « Montherlant : bilan d'une œuvre » prononcée en 1951 : « Il n'est pas un personnage de mon théâtre avec lequel je ne sois d'accord, que je n'aie tiré vers l'un de mes moi-mêmes, je ne suis aucun d'eux et je suis chacun d'eux »⁴. Ils incarnent aussi les différents aspects du kaléidoscope qu'est l'imaginaire politique d'un Montherlant qui aimait à rappeler qu'il « se nomma[it] légion », comme le Diable de l'Évangile⁵.

Il paraît de bonne logique de commencer en reconstituant le « parcours » politique de Montherlant, ou du moins la succession de ses positionnements politiques ponctuels, avant d'en retrouver les échos dans les figures qu'il a construites dans ses œuvres de la maturité. Ces différents éléments permettront de délimiter cet « imaginaire » politique, peut-être trop mouvant pour qu'on le qualifie de doctrine, mais qui est trop cohérent et a été trop expliqué par Montherlant pour qu'on puisse le réduire à une pose ou à une posture exclusivement littéraire. La caractéristique principale de cet imaginaire politique est d'être avant tout un imaginaire *historique*, profondément marqué par une culture et un ensemble de références auxquels Montherlant a peu à peu donné une cohérence.

Montherlant écrivain politique ? À la recherche d'un positionnement

Commençons par dresser le portrait de ce que Montherlant n'a pas été : un écrivain politique. Nul trace en effet chez lui, et tout au long de sa vie, d'un engagement aux côtés d'un parti ou d'un des grands courants idéologiques du XX^{ème} siècle – on le chercherait en vain aux côtés des socialistes, des communistes, des fascistes ou des fascisants des années 1930, ou encore dans les rangs des maurassiens, des démocrates-chrétiens, des libéraux ou des gaullistes. Ces mots sont d'ailleurs absents d'une œuvre de près de cinquante titres, ainsi que des nombreux articles ou conférences qui y sont repris. Il explique à Jacques Chancel en 1971, sur le plateau de

³ Entretien avec Pierre Lhoste, www.montherlant.be (consulté le 2 septembre 2013).

⁴ Conférence « Bilan d'une œuvre », 1951, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

⁵ Entretien « Archives du XX^{ème} siècle », INA, 1973, www.ina.fr (consulté en septembre 2013).

Radioscopies, avec une certaine dose de second degré, les critiques tous azimuts dont il était l'objet par le fait qu'il n'était soutenu « ni par les catholiques, ni par les francs-maçons, ni par les israélites, ni par un parti » – en soulignant qu'il faut un certain courage pour écrire quand on a si peu d'amis⁶. Quant aux idées politiques, il affirme hautement, dans le mémoire qu'il produit en 1944 afin d'expliquer aux instances d'épuration son attitude durant la guerre, qu'il ne « pouvait ni ne voulait en avoir »⁷, et voir Montherlant comme un citoyen qui aurait exprimé des points de vue politiques à certains moments paraît plus juste que de voir en lui un écrivain « politique », ou encore « engagé »⁸.

Cet absentéisme idéologique plonge sans doute ses racines dans un manque d'intérêt pour les luttes politiques conjoncturelles, et certainement dans un goût du paradoxe, un malaise face aux étiquettes partisans. Il est également une profession de foi d'apolitisme, ou du moins d'un intérêt pour la société, que Montherlant ne conçoit que sous la forme de l'indépendance – il déclare en 1965, à propos de *Service inutile* : « on peut s'occuper dans le service du monde, à condition de savoir que cela est sans importance, et de s'y prêter seulement avec un détachement de somnambule. Soyez donc du temporel, mais soyez-en comme un éternel absent »⁹. Le terme « temporel » signale déjà un univers : tout au long des textes réunis dans *Service inutile*, Montherlant se pose en « homme spirituel »¹⁰, de l'espèce de ceux pour qui la vie de leur esprit intérieur s'oppose à ce qu'il aurait peut-être appelé l'agitation de l'époque. S'il manifeste un intérêt pour celle-ci, c'est parfois de manière passionnée, mais toujours depuis l'extérieur, d'une manière ponctuelle et fragmentaire, avec le point de vue d'un « exilé au sein de [sa] patrie »¹¹. Il n'empêche qu'à des moments précis, dans des circonstances précises, ou avec des interlocuteurs précis, Montherlant franchit le pas de l'engagement ou du propos politique, à travers une série de positionnements, parfois fugitifs mais toujours significatifs¹².

⁶ Entretien avec Jacques Chancel à l'émission *Radioscopies*, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

⁷ AN : F21 : 8125, mémoire, p. 6 (dossier d'épuration de Montherlant déposés aux archives nationales, Ministère de la Justice). Le « mémoire » a été publié par la suite : Henry de Montherlant, *L'Equinoxe de Septembre*, suivi de *Le Solstice de Juin* et de *Mémoire*, Paris, Gallimard, 1976.

⁸ Cette façon de voir les choses a été développée par Jean-Louis Garet, *Montherlant dans la cité. L'écrivain et le citoyen devant l'opinion*, thèse pour le doctorat d'Etat en littérature française à l'Université de Paris-X-Nanterre, sous la direction de Françoise Gerbod, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 1990.

⁹ Cité par Montherlant dans l'entretien « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

¹⁰ *Ibid.*, p. et *passim*.

¹¹ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 588.

¹² La place qu'occupe par exemple Montherlant dans les études désormais classiques de Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violences. Politique et littérature à l'extrême-droite des années trente [sic] aux retombées de la Libération*, Paris, Gallimard, 1996, et Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, paraît symptomatique de cette difficulté à positionner Montherlant sur l'échiquier politico-littéraire de l'époque. Souvent rencontré, souvent évoqué, incontournable en raison de sa notoriété (Montherlant est cité chez Sapiro dès la ligne 4 de l'introduction), il ne peut cependant jamais être vraiment « rangé » ou « classé » - il n'a jamais collaboré de manière vraiment régulière à

Ce parcours commence en 1919 dans le monde des anciens combattants – Montherlant a 24 ans et il devient secrétaire de l’Oeuvre de l’Ossuaire de Douaumont, qu’il quitte rapidement, de son propre aveu en raison de désaccords avec les options qui l’emportent dans la réalisation du mémorial – Montherlant souhaiterait en effet que l’on associe la mémoire des morts des vaincus à celle des vainqueurs¹³. On retrouve cette optique « chevaleresque », par la suite, dans un grand nombre d’articles, d’essais ou de répliques portées à la scène dans ses pièces, et qui se signale par la sympathie constante envers le vaincu : proposition, en 1933, d’ériger à Alger une statue à la mémoire des Algériens morts en défendant leur patrie contre la France¹⁴, admiration, toujours en 1933 dans un texte intitulé « La Fête à l’écart », pour la « puissance de mansuétude du marquis de Spinola, dans ces *Lanzas*, lorsqu’il embrasse son adversaire malheureux »¹⁵.

Lors des « années de voyageur solitaire », lorsqu’il parcourt l’Espagne et l’Afrique du Nord entre 1925 et 1932, il découvre la condition indigène qui l’amène à une attitude de plus en plus critique envers l’univers colonial et ceux qui le servent ; il en sort *La Rose de Sable*, sans doute l’un des principaux romans anticolonialistes du XX^{ème} siècle. L’histoire bien connue de la publication de ce dernier, néanmoins, est révélatrice du rapport parfois tourmenté de Montherlant au politique, et illustre bien cette forme de patriotisme qu’il s’attribue dans *Service inutile*, et qui consiste à critiquer son pays à mesure qu’il l’aime et qu’il le veut le meilleur possible, tout en voulant éviter de lui porter tort :

Devait-on publier un ouvrage qui était la critique du principe colonial [...] dans un temps où le pays allait avoir besoin de tout ce qui lui restait de forces pour se défendre à la fois contre l’ennemi du dehors et contre son gouvernement. [...] je renonçais à le publier du tout, comme une nation qui saborde un de ses vaisseaux de guerre, pour que l’ennemi ne puisse l’utiliser.

Il s’abstiendra donc de publier ce brûlot jusqu’en 1968, une fois la décolonisation achevée, au moment où un tel roman ne peut plus avoir de conséquence néfaste pour la politique de la France – et seule la partie la plus romanesque et « apolitique » de l’ouvrage, *L’Histoire d’Amour de la Rose de Sable*, paraît de manière séparée en 1954. Montherlant ne fera cependant jamais mystère de l’existence de ce manuscrit, et de son caractère polémique envers l’action de la France – et de nombreux critiques auront beau jeu de railler cette attitude inhabituelle de « publicité du scrupule »¹⁶.

une revue, ni à un groupe donné. Voir chez Sapiro les pages 97-102 sur l’attitude de Montherlant dans les années de guerre – il y est pris comme exemple d’un comportement à l’intersection des différentes logiques retracées par l’auteur.

¹³ *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, avant-propos, et *Album Montherlant*, Paris, Gallimard, 1979, p. 87-88.

¹⁴ *Service inutile*, « Un vainqueur érige-t-il une statue au vaincu ? », *op. cit.*, p. 633.

¹⁵ *Service inutile*, p. 684. Montherlant fait allusion au tableau de Velazquez *Les Lances*, appelé aussi en français *La reddition de Bréda*.

¹⁶ Les écrits anticoloniaux de Montherlant ont été récemment analysés par Maurice Mauviel dans *Montherlant et Camus anticolonialistes*, Paris, L’Harmattan, 2012, 192 p., où il reconstitue les étapes de la publication du récit, écrit entre 1930 et 1930, mais se livre également à une relecture de l’œuvre entière

Bellicisme chevaleresque, patriotisme critique – ces positions fleurissent un goût certain pour le paradoxe. Paradoxe non seulement dans les thèses, mais aussi dans l'attitude : durant les années 1930, Montherlant ne s'engage pas politiquement à proprement parler, et accède à la célébrité avant tout grâce à ses romans de mœurs : *Les Célibataires* en 1934, qui lui valent le Grand Prix du Roman de l'Académie française, puis les quatre volumes des *Jeunes Filles* parus entre 1936 et 1939. Il ne dédaigne pas, cependant, les conférences à l'École de Guerre¹⁷, les articles à coloration politique dans *Les Nouvelles Littéraires* ou les *Echos de Paris* ; dans le même temps, il s'interroge longuement, tout au long de *Service inutile*, non pas sur son appétence à servir la collectivité, mais sur l'utilité de cet engagement. C'est la période la plus politiquement féconde de Montherlant, et ce n'est sans doute pas un hasard si elle prend place dans un contexte de délitement de la III^{ème} République, où la parole et l'imagination politiques, d'une manière générale, se libèrent.

Le « moine-soldat » décrit par Montherlant dans l'avant-propos de *Service inutile* va chercher le coup de feu, en 1938, au moment des accords de Munich, auxquels il s'oppose vigoureusement dans *Ce Soir*, le journal de celui qui est alors son ami malgré son engagement aux côtés du Parti communiste, Louis Aragon¹⁸. Dans *l'Équinoxe de Septembre*, publié peu après, Montherlant met ses compatriotes en face des choix auxquels ils sont confrontés en cette heure où « le jour est égal à la nuit », et où il craint la passivité d'une société française imprégnée par la « morale de midinette »¹⁹. Dans la France des hommes politiques, au même moment, seul le groupe communiste et le journaliste de droite Henry de Kerillis s'opposent à la politique d'*apaisement* menée par Chamberlain et Daladier, et votent à la Chambre contre la ratification des accords de Munich – cette opposition est celle, en 1938, des parias de la République, et Montherlant y fait figure d'isolé.

Le destin de Montherlant durant la Seconde Guerre mondiale est étonnant : les textes du *Solstice de Juin* publiés en 1941 contiennent des passages hasardeux et bien connus sur le symbole solaire de la croix gammée, la santé vigoureuse et l'entrain face à la vie des soldats allemands²⁰. Il est néanmoins clair, à la lecture, que ce bref enthousiasme de Montherlant pour le vainqueur est d'abord une remise en cause de la France passive et résignée qui est partie en guerre à contrecœur en 1939 – et

sous l'angle de l'anticolonialisme, notamment pour l'ensemble des écrits concernant l'Afrique du Nord, publiés entre 1927 et 1932, lorsque Montherlant séjourne fréquemment de l'autre côté de la Méditerranée. Plusieurs de ces textes sont réunis dans *Service inutile*.

¹⁷ *Service inutile*, « La prudence ou les morts perdues », p. 664-678

¹⁸ *Ce soir*, « Lettre d'Henry de Montherlant et réponse d'Aragon », 24 octobre 1938. A cet article font suite, dans le même organe proche du Parti communiste, « La France de 1938 », 7 décembre 1938, avec une réponse d'Aragon « La France de toujours » à la même date.

¹⁹ *L'Équinoxe de Septembre*, « La France et la morale de midinette », p. 839-849 (le texte est issu d'une conférence prononcée le 29 novembre 1938 au groupement « Rive gauche »).

²⁰ *Le Solstice de Juin*, p. 953-963, reprise de « Le Solstice de Juin », in : *Nouvelle Revue française*, septembre 1941, p. 513-527 ; plusieurs passages particulièrement durs sur la défaite et ses conséquences ont été supprimés par l'auteur dans les rééditions postérieures, dont celle de la Pléiade – en particulier celui où il estime que « le droit du vainqueur sur le vaincu n'est limité que par l'intérêt du vainqueur ».

Montherlant se détourne d'ailleurs bien vite de sa complaisance initiale envers les Allemands²¹. Les archives de l'Ambassade d'Allemagne et celles de la *Propagandaabteilung* du Commandement militaire de Paris révèle dans un premier temps un intérêt pour Montherlant, dans la mesure où il se démarque de l'idéologie catholique et traditionaliste de Vichy²²; néanmoins le directeur de l'Institut allemand de Paris, Karl Epting, doit intervenir pour empêcher l'interdiction du *Solstice de Juin* par la censure des autorités d'occupation. Ce lien avec l'occupant est à vrai dire d'abord un lien personnel avec Karl-Heinz Bremer, qui est le traducteur allemand de Montherlant et qui occupe les fonctions de directeur-adjoint de l'Institut allemand, ce qui vaut à l'auteur de publier à deux reprises dans *Deutschland-Frankreich*, la revue de cet institut²³. Vis-à-vis de Vichy et des groupes collaborationnistes, Montherlant louvoie jusqu'en 1942; il livre imprudemment quelques articles à des revues proches de l'occupant à la demande de leurs rédacteurs en chef²⁴, avant de s'en tenir à la position de retrait qu'il exprime dès août 1941, quand il répond au Ministre de la Jeunesse que le héros n'est pas celui qui se mettrait au service du régime, mais celui qui, « par fidélité à ses idées, ses croyances ou son style de vie, accepte de rester un isolé »²⁵.

Il revient à l'idée, déjà exprimée dans *Service inutile*, qu'un écrivain sert son pays par son œuvre, et il se lance dans le théâtre avec la création de la *Reine morte* en 1942 – après avoir entamé un premier Port-Royal. Il détruira finalement le manuscrit de ce dernier, après avoir renoncé à le faire représenter, en craignant que le thème de l'opposition à un pouvoir tyrannique ne lui vaille les foudres de l'occupant²⁶. Il décline parallèlement l'invitation au Congrès européen des écrivains organisé à Weimar par Goebbels en 1942, et auquel se rendent non seulement Robert Brasillach et Pierre Drieu La Rochelle, mais également Jacques Chardonne. On ne trouve pas

²¹ *Le Solstice de Juin*, p. 960 : « Et moi aussi je pleure sur la mort de la France, mais, comme les femmes d'Alexandrie, sachant que ce que je pleure en quelque façon ressuscitera. La victoire de la Roue solaire n'est pas seulement victoire du Soleil, victoire de la païennité. Elle est victoire du principe solaire, qui est que tout tourne. »

²² Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, PA :AA :V18/1377, rapport « Die Lage des französischen Schrifttums » de Karl-Heinz Bremer : « Er, der schon Jahre vor dem Kriege gegen die herrschende Moral zu Felde zog und in eine im Nietzsche'schen Sinne geistige Erneuerung Frankreichs forderte. [...] Gerade auf geistigem und literarischem Gebiet bestimmten dort weitgehend die katholisch-konservativen Doktrinen der Action française [...] so « flüchtete » Montherlant daher geradezu von der Enge der in Vichy-Frankreich herrschenden geistigen Haltung nach der von den Deutschen besetzten Zone ».

²³ « Fragments d'un journal de guerre » et « In memoriam Karl-Heinz Bremer », in : *Deutschland-Frankreich*, 1942 et 1943.

²⁴ Une interview et deux articles à *La Gerbe* d'Alphonse de Châteaubriant entre le 24 juillet 1941 et le 4 février 1943, un article dans *Je suis partout* le 29 novembre 1941. Montherlant rédige également une « Chronique des Temps présents » (11 articles au total) dans *Aujourd'hui* entre le 17 juillet 1941 et le 10 février 1943, où il se borne néanmoins à des propos généraux sans grand rapport avec la situation politique ou militaire.

²⁵ *Le Solstice de Juin*, « Vingt lignes sur l'héroïsme », p. 932-933.

²⁶ *Port-Royal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1994, p. 7.

trace de lui, ou quasiment pas, dans les archives du service culturel de l’Ambassade d’Allemagne à Paris, que ses confrères pressent de courriers pour être traduits en allemand, ou pour tirer leur épingle du jeu en termes de tirages dans une époque marquée par la pénurie de papier, ou simplement en demandant à être reçus afin de montrer patte blanche²⁷. Montherlant est de son côté contacté à une seule reprise par les services allemands afin de lui proposer une traduction²⁸. Une lettre à Karl Epting, le directeur de l’Institut allemand avec lequel il est en relation par l’intermédiaire de son traducteur Karl-Heinz Bremer, témoigne d’une intervention de sa part pour faire libérer Crémieu²⁹ – tandis que Montherlant est en correspondance avec Laporte, en charge de la censure avec Jean Giraudoux³⁰.

Il est difficile de comprendre, dès lors, pourquoi le Conseil National des Écrivains, organe des écrivains résistants, le porte dans la liste des 12 « hommes à abattre », qui sera le noyau de la liste plus longue des écrivains susceptibles d’épuration à l’heure de la victoire – à côté de Brasillach, de Céline, d’Alphonse de Châteaubriant, de Chardonne, de Drieu La Rochelle, de Maurras et de Giono³¹. Avec Giono, il aura sans doute payé ce qu’il représentait plutôt que ce qu’il avait commis – à savoir une morale aristocratique prise comme le prétexte d’une indifférence, alors que maints des lecteurs de *Service inutile* auraient peut-être attendu Montherlant dans la Résistance³². Le dossier d’épuration, conservé aux archives du Ministère de la Justice, frappe d’ailleurs par sa minceur, et sera successivement classé sans suite par le

²⁷ Nicolas Le Moigne, *Henry de Montherlant, du héros au réprouvé 1938-1946*, mémoire de D.E.A de l’Institut d’études politiques de Paris, sous la direction de Jean-François Sirinelli, 2000, p. 118-130, à partir des fonds de l’Ambassade d’Allemagne mis sous séquestre aux Archives nationales, et des fonds du *Politisches Archiv des Auswärtigen Amts*. Montherlant n’a ainsi apparemment jamais demandé à être reçu au *Amt Schrifttum* (service des écrivains) de la *Propagandaabteilung* du Commandement militaire, alors que presque tous ses confrères l’ont fait, y compris Giono qui monte tout exprès à Paris (AN :AJ40 :1005 et AN :AJ40 :1006).

²⁸ AN :AJ40-1005, rapport du 28 juin 1941, au sujet d’une entrevue avec Benoist-Méchin et Henry de Montherlant.

²⁹ Lettre à Epting en vue de faire libérer Crémieu issue des archives privées d’Epting, exposition sur les écrivains durant la guerre en 2010 (référence aimablement communiquée par Jean-Marie Domanget).

³⁰ Information aimablement communiquée par Jean-Marie Domanget à partir de la correspondance de Laporte.

³¹ Voir l’analyse détaillée de la « liste noire » par Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 571-581. Le Comité national des écrivains, organe principal de la Résistance des lettres, se réunit le 4 septembre 1944 et délimite un premier groupe de 12 noms, qui sera ensuite élargi dans une liste de 94 noms publiée dans *Les Lettres françaises* du 16 septembre suivant. L’élaboration de ces listes fait suite à l’ordonnance du 26 août 1944 instituant le crime d’ « indignité nationale » pour les collaborateurs.

³² Montherlant se défend de ce malentendu dans le mémoire qu’il produit en 1944, et estime que « le Solstice épanouit et enrichit la conception de la guerre exposée dans l’Equinoxe », et en appelle à « l’esprit du boxeur qui ne s’insurge pas s’il est battu, ou du dieu pré-homérique qui, vaincu ne maudit pas son vainqueur et n’en est pas maudit ». Il estime également que le constat de la victoire des Allemands païens le conduisait à avoir « une vision [...] nette de la restauration de la France, et de la France chrétienne » sur laquelle il n’aurait pas insisté en raison de la crainte de la censure.

Deuxième Bureau, par la Commission d'épuration de la Société des Gens de Lettres, et par la Chambre civique³³. Montherlant en gardera néanmoins, après la Seconde Guerre, une frilosité pour le politique, et ne publiera plus d'essais ou d'articles en rapport avec l'actualité immédiate. En témoigne, une fois élu à l'Académie française en 1958, son appréhension à rencontrer De Gaulle après avoir craint que ce dernier, en tant que protecteur de l'Illustre Compagnie, n'y oppose son veto comme il l'a fait pour Paul Morand, élu en 1958 et qui devra attendre 1969 pour pouvoir siéger. L'itinéraire de l'écrivain ne remplace cependant pas son œuvre : dès les années de guerre, Montherlant parle également par la bouche des figures historiques, inventées ou bien réelles, qui parsèment ses pièces de théâtre. Elles constituent un imaginaire dense, où ces personnages se répondent, et apparaissent chacun comme l'un des « moi-mêmes » de l'auteur, qui rappelait peu avant sa mort « je m'appelle légion », après avoir précisé, en 1965 : « on a parlé de mon instabilité : une instabilité qui est un principe, et qui reste stable depuis 37 ans et plus »³⁴.

Des figures historiques au service d'une réflexion sur le pouvoir

Cet imaginaire historico-politique se manifeste notamment à travers les quatre pièces majeures créées entre 1942 et 1954 – *La Reine morte*, *Malatesta*, *Le Maître de Santiago* et *Port-Royal*, et surtout à travers leurs personnages, avec lesquels Montherlant entretient un lien intime³⁵. Le trait commun des trois intrigues, et le fil conducteur de chacune d'entre elles, est la réflexion sur le pouvoir. Ainsi Platina se drape-t-il, dans *Malatesta*, de la dignité de l'intellectuel frappé par la vindicte du pouvoir politique :

Voyez-vous, au fond, au fin fond de moi-même, je ne crois pas que je serai arrêté. Il y a dans ma librairie neuf cents volumes qui me protègent : la fleur de la pensée et de l'action des hommes depuis vingt siècles. Quand je suis avec Tite-Live, avec Marc-Aurèle, avec Démosthène, avec Périclès, ils sont tellement plus réels pour moi que mes contemporains que, s'il se trouve jamais un sbire qui me mette la main sur l'épaule, je crois que la seule parole qui me viendra à la bouche sera : « De quoi s'agit-il ? »³⁶

Ce thème de l'homme de lettres victime de la raison d'État s'amplifie lorsque Platina poursuit, à propos de son éventuelle arrestation d'ordre du Pape – et l'on croit entendre Montherlant mis en accusation lors de l'Épuration, et défendant l'immunité des hommes de lettres face aux vicissitudes politiques :

Mes préoccupations sont tellement impénétrables et incommensurables pour ceux qui m'arrêteront, qu'il me semble qu'à un moment ou l'autre il est fatal que cette évidence doive éclater aux yeux de

³³ Nicolas Le Moigne, *mem. cit.*, p. 143-157 sur les procédures d'épuration menées contre Montherlant et le mémoire qu'il produit pour sa défense, et dossier du Ministère de la Justice conservé aux archives nationales AN : F21 : 8125, série Beaux-Arts.

³⁴ « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

³⁵ *Ibid*, *passim*, et n. 4.

³⁶ *Malatesta*, Le Livre de Poche, 1969, III, 3, p. 107.

mes accusateurs eux-mêmes : en une révélation, ils verront à quel point je puis être un innocent. Et c'est sans doute cette même raison qui poussait le fameux auteur arabe Hariri de Basra à s'écrier, dans une de ses Séances : « Mon Dieu, ne permettez pas que soient mis en prison les hommes de lettres ! ».³⁷

C'est ici le moment de dresser un parallèle intéressant entre les différents genres maniés par Montherlant, et notamment entre ses essais d'une part et son théâtre d'autre part. Dans ses essais reviennent sans cesse une série de figures historiques, réelles ou romancées : Charles Quint faisant organiser ses funérailles de son vivant³⁸, Philippe II, le roi-moine de l'Escorial, Saint-Simon, mémorialiste féroce et passéiste et « l'un des spectres bien-aimés de mon adolescence »³⁹, Louis XIV détournant le regard des tours de l'abbaye de Saint-Denis qui sera sa dernière demeure⁴⁰. Les développements, reprochés à Montherlant après 1945, sur le symbole solaire de la croix gammée dans le *Solstice de Juin* prennent également place dans une réflexion sur la force mobilisatrice des signes dans l'histoire, et l'auteur dresse un parallèle, par ailleurs historiquement assez inexact, entre la Wehrmacht combattant à l'ombre de la *swastika* et les troupes de Constantin combattant celles de Licinius, et galvanisées par le signe du Christ : *in hoc signo, vinces* ⁴¹.

Les pièces « en costume » de Montherlant développent quant à elles une réflexion sur l'humain et ses passions, mais principalement sur l'une d'entre elles : le pouvoir. Deux commentaires s'imposent à cet égard sur les personnages de nos pièces. Les figures fictives du théâtre jaillissent tout d'abord de la même matrice historique que les figures réelles évoquées dans les essais : l'Antiquité (surtout romaine, et surtout stoïcienne), la chevalerie, la Renaissance italienne, l'Espagne du Siècle d'Or, le jansénisme. D'autre part, elles servent de support aux comportements ou aux valeurs qu'elles portent à la scène – Montherlant avait le goût de rappeler qu'il n'attachait guère d'importance à l'action dans ses pièces, dont l'intérêt réside selon lui en entier dans les personnages, et les sentiments ou les valeurs qui y sont représentés. En somme, un certain sens de l'honneur, une certaine âpreté, une certaine intransigeance, un certain esprit de rébellion, une certaine distance face à la marche du monde et de la société – je dis « un certain », car Montherlant n'aime pas les personnages « tranchés » – comme l'a justement souligné, ce matin, Delphine Aebi à propos de la figure de Dom Juan. Ces valeurs ou ces attitudes, font écho à celles que défend Montherlant, en parlant de lui-même, dans ses essais ; peut-être gagnent-elles aussi en généralité en étant portées par des figures de fiction. Quoi qu'il en soit, l'omniprésence de l'histoire est frappante aussi bien dans les essais que dans le théâtre, et l'imaginaire dont il est question est d'abord historique.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Service inutile*, « La grande tentation », p. 620.

³⁹ *Textes sous une Occupation*, « Saint-Simon », p. 1505-1521, ici p. 1505. En exergue du texte, Montherlant place cette phrase de Stendhal : « Les épinards et Saint-Simon ont été mes seuls goûts durables ».

⁴⁰ *Ibid.*, p. 621.

⁴¹ *Le Solstice de Juin*, p. 959-960.

Des figures du pouvoir : c'est bien ce que sont Malatesta face au Pape, la sœur Angélique face à l'archevêque Péréfixe, don Pedro face à son père le roi Ferrante dans *La Reine morte* ou encore Alvaro refusant de participer à l'entreprise coloniale dans *Le Maître de Santiago*. Il s'agit de détenteurs du pouvoir (le Pape Paul II, Péréfixe, Ferrante), mais aussi de résistants au pouvoir (don Pedro, la sœur Angélique, Alvaro) – ainsi que des motivations, des sentiments, éventuellement des frustrations de ceux qui consacrent leur vie au pouvoir, ou qui vivent pour s'opposer à lui. Le dilemme des personnages est partout celui de l'individu face au pouvoir d'un autre, de la tentation de l'exercer avec lui, de s'y soumettre, ou de s'y soustraire. Que l'on parle des essais ou du théâtre, on distingue – au moins – trois motifs particulièrement frappants dans l'imaginaire que Montherlant construit, œuvre après œuvre.

L'appui sur des *exempla* en constitue le premier pilier, et reflète les années de formation intellectuelle de Montherlant adolescent, qui dévorait Cornelius Nepos en même temps que *Quo Vadis* et qui a fait ses premiers pas en littérature avec un récit sur Scipion l'Africain⁴². Jeune adulte, il passe les années 1914-1917 à arpenter les collections antiques du Musée du Louvre, avec une tendresse particulière pour les dieux de Mésopotamie⁴³. C'est la nostalgie d'époques moins « médiocres », ou du moins la sublimation du présent par l'évocation de périodes glorieuses ou de personnages illustres, sur lesquelles Montherlant s'appuie pour agir ou parler dans une époque qu'il ressent souvent comme décevante ou minable – le terme de décadence, fréquent dans l'Entre-deux-guerres, restant en revanche remarquablement absent. Mécanisme visible, par exemple, lorsque Montherlant s'adresse aux officiers de l'École de Guerre en 1933 :

Je doute s'il est un milieu où je me sente davantage chez moi que parmi vous. Pompée n'eut pour tombeau qu'un léger monceau de sable élevé par un jeune affranchi et un vieux légionnaire. Si je souhaitais d'avoir un tombeau (...), je ne voudrais pas le recevoir d'autres mains que celles-là : celles d'un enfant et celles d'un soldat. ⁴⁴

Autre exemple de cet appui exemplaire sur les Anciens : la solution de l'exil géographique, qu'il a pratiquée durant sept ans entre 1925 et 1932, en revenant à Paris seulement durant l'été dans l'espoir d'« être débarrassé des fâcheux »⁴⁵ :

Je connais quelqu'un qui s'est installé au Canada, en croyant y trouver une France selon son cœur. D'autres vont faire de temps en temps une cure de (...) sublime espagnol. D'autres ont trouvé chez le Berbère un naturel, une bonne grâce et un désintéressement qui n'était pas pour eux de vieilles

⁴² *Album Montherlant*, *op. cit.*, p. 36-37 et 41.

⁴³ *Ibid.*, p. 71 : « Ils [les dieux assyriens] sont tous mes copains. Familier avec eux, trop de plain-pied jusqu'à en avoir peur de moi-même ». Sur le rôle de l'Antiquité comme fil conducteur de la vie et de l'œuvre de Montherlant, voir Pierre Duroisin, *Montherlant et l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

⁴⁴ *Service inutile*, « La prudence ou les morts perdues. Conférence faite le 15 novembre 1933 aux officiers de l'École supérieure de Guerre », p. 665.

⁴⁵ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 578.

connaissances. Ainsi ce Romain dont parle Tacite, qui, désespérant de ses compatriotes, avait été chercher la pitié chez les Parthes⁴⁶.

L'histoire et ses grandes figures servent ici de socle aux valeurs de Montherlant, qui les expose d'ailleurs toujours comme des valeurs d'éternité, en les renvoyant à sa propre époque comme dans un miroir – à mon sens, il en fait les témoins, non d'une grandeur passée qu'il faut regretter, mais d'une grandeur possible qu'il faut imiter. Montherlant s'est à plusieurs reprises réclamé de ce recours à l'histoire-appui, ou encore à l'histoire-exemple. Ainsi de son commentaire sur une réaction de Valéry, qui trouve que dans la *Reine morte*, « il y a trop de 'Sire', de 'Seigneur', et de révérences » – raillerie relevée par Montherlant dans « Pour la reprise de 1966 », il ajoute :

Bref, c'est le genre seigneurial qui les agaçait. Mais alors il faut bannir tout le théâtre de Corneille, de Racine, de Goethe, de Schiller, de Byron, de Hugo, où n'apparaissent que des grands de la terre, et des grands de la terre d'autrefois, qui sentent et parlent, comme sentaient et parlaient les sires et les seigneurs, lesquels ne se gênaient d'ailleurs pas pour sentir et parler, quand l'humeur leur en venait, comme les obscurs, et même comme la canaille.⁴⁷

La culture de l'exemple est complétée, dans les *Essais* mais aussi dans les entretiens accordés par Montherlant, par l'amour des citations – il joint ainsi à sa conférence de 1935 aux officiers de l'École supérieure de Guerre un memento de maximes en guise de bréviaire de l'action⁴⁸, et ne manque jamais, lorsqu'il doit résumer un point de sa pensée ou de sa vie, de commencer et/ou de finir en prenant appui sur une phrase-témoin d'un de ses auteurs favoris. Non pas, vraisemblablement, que Montherlant ait manqué d'imagination (ou de style !) pour s'exprimer lui-même, ou qu'il ait eu besoin de s'abriter derrière des mots illustres. Cette habitude me paraît plutôt le signe d'une pensée de facture traditionnelle, où le fait que d'autres auteurs se soient exprimés de manière identique, et que l'histoire ait retenu leurs mots, est pris par Montherlant comme une preuve de la justesse, ou de la légitimité, de ses propres vues.

La deuxième tendance lourde, dans l'attitude de Montherlant vis-à-vis du pouvoir, est un scepticisme affirmé face à l'action politique. Fasciné par les dirigeants qui se retirent volontairement des affaires, il cite Chosroès, le roi sassanide du « Livre des Rois » de Firdousi : « Je suis las de mon armée, de mon trône et de ma couronne ; je suis impatient de partir et j'ai fait mes bagages [...]. C'est mon âme qui est épuisée et mon cœur qui est vide. »⁴⁹ Il est frappant que la rédaction de l'« Assomption du Roi des Rois », qui reprend les thèmes de ce poème persan du XI^{ème} siècle que

⁴⁶ *Ibid.*, « Pour le chant profond », p. 611.

⁴⁷ *Théâtre*, « Pour la reprise de 1966 », Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 198.

⁴⁸ *Service inutile*, « La prudence ou les morts perdues », p. 678 (« quelques citations dans l'esprit de cette conférence »), et les entretiens rassemblés sur le site de la Société Montherlant, *loc. cit.*, *passim*.

⁴⁹ *Textes sous une Occupation*, « L'Assomption du Roi des Rois », p. 1441. Le texte est paru à l'origine dans la *Nouvelle Revue française* en 1942.

Montherlant qualifie d'« Iliade de l'Iran », se soit faite en même temps que celle du début de la *Reine morte*. Ferrante fait écho au shah médiéval lorsqu'il confie à Pedro : « Je suis las de mon trône, de ma cour, de mon peuple » puis à Inès : « Je suis las de mes justices, et las de mes bienfaits »⁵⁰

Cette réflexion de Montherlant sur les hommes politiques qui renoncent à la conduite des affaires, en proie à la mélancolie du pouvoir, est constante : il évoque ainsi à plusieurs reprises dans *Service inutile* les princes qui abdiquent, les rois wisigoths, Sylla, Dioclétien, Charles Quint – avec de longs développements sur Charles Quint qui renonce au pouvoir en 1555 pour se retirer au monastère de Yuste en Estrémadure, et ce curieux acte de gouvernement qu'est l'organisation, de son vivant, des funérailles de l'Empereur⁵¹. De même, le Cisneros du *Cardinal d'Espagne*, le Pompée de *La Guerre civile*, sont campés comme des hommes d'État qui ne croient plus à leur mission. Une piste intéressante est par ailleurs livrée par Montherlant lui-même, lorsqu'il confesse sa sympathie pour Malatesta⁵², et l'on retrouve à travers ce personnage le souci de l'*exemplum* : il est le seul, dans cette galerie de portraits, qui réussisse à concilier le pouvoir et la liberté – alors que les autres sont tous enfermés, à de degrés différents, dans un renoncement : Ferrante doit renoncer à l'amour paternel et à la clémence, Alvaro à son intérêt et à celui de sa fille, la sœur Angélique à sa tranquillité et à sa sécurité.

Troisième motif, moins explicite mais peut-être plus profond en termes de recherche d'un imaginaire politique : l'omniprésence, en filigrane, de l'opposition du temporel et du spirituel. Ce clivage marqué s'inscrit dans la culture catholique de Montherlant, dans la mesure où il a été progressivement construit par l'Église elle-même. La théorie des deux glaives formulée par le Pape Gélase I^{er} au VI^{ème} siècle est en effet reprise et adaptée à la fin du XIX^{ème} siècle, aussi bien en France qu'en Italie, et aussi bien par les adversaires du catholicisme que par les partisans de sa rénovation, pour réclamer la séparation de l'Église et de l'État. De leur côté, les personnages du théâtre historique de Montherlant se situent soit au pôle royal ou nobiliaire (Pompée, Ferrante, Charles Quint dans *Le Maître de Santiago*, Malatesta), soit au pôle ecclésiastique (le Pape, Cisneros, Angélique, Alvaro). Cette bipolarité est constitutive de ces pièces, et s'oppose à la construction des romans et des pièces « modernes » de Montherlant, dont les figures sont des personnes privées et ne sont jamais liées par un office, par les devoirs d'une charge, lien qui constitue le ressort de la situation tragique de ses pièces en costume. Néanmoins, l'opposition temporel/spirituel ne recoupe pas exactement celle entre personnages politiques et ecclésiastiques : dans *Port-Royal*, le pôle « temporel » est incarné par Péréfixe, qui vient porter les ordres du Roi, issu de la crainte de celui-ci face à un jansénisme perturbateur de l'autorité de l'Église, et donc de l'ordre public. S'il fallait recouper ces données avec les thèmes de *Service inutile* et résumer à grands traits les contours de l'« homme spirituel » dont

⁵⁰ *La Reine morte*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2006, acte I, tableau I, scène III, p. 48, et acte II, tableau I, scène 3, p. 100.

⁵¹ *Service inutile*, « La grande tentation », p. 620.

⁵² « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

parle Montherlant, il apparaîtrait que les hommes temporels adaptent leur moi au monde, alors que les hommes spirituels vivent le monde à travers leur moi. Rien de « religieux » au sens strict là-dedans – mais une simple opposition entre l'âme et le monde, sur un mode conflictuel, nettement perceptible dans ce que Montherlant dit aussi de lui-même.

Enfin, lorsque Montherlant formalise ses idées, il recourt fréquemment à un schéma historique, visant à replacer les éléments contemporains dont il parle dans une continuité ancrée dans son imaginaire : ainsi de l'opposition entre le « Tibre » et l'« Oronte ». Les deux fleuves qui baignent respectivement Rome et Antioche sont pris, dans *Le Paradis à l'ombre des épées*, comme métaphores de deux formes d'esprit qui domineraient l'histoire. Le Tibre, ce serait l'esprit occidental, « le catholicisme romain, la Renaissance, les concepts de tradition et d'autorité, le classicisme, les nationalismes » ; l'Oronte incarne de son côté les valeurs « fondées sur l'invérifiable », le messianisme, la Réforme, la Révolution française et ses dérivés ultérieurs comme le libéralisme ou le bolchévisme. Là encore, l'histoire ancienne est convoquée pour forger une clef qui permet pour Montherlant d'accéder au sens du présent⁵³.

Une doctrine politique au-delà des figures de fiction ?

Préoccupation de la chose publique mais dilemme de l'engagement : toute sa vie, Montherlant a voulu résoudre cette contradiction dans une doctrine morale originale, qui n'est pas à proprement politique : celle de la « feinte »⁵⁴, qui délimite un ensemble de valeurs, de représentations récurrentes, et où le terme d'« imaginaire » est pleinement pertinent. La feinte, c'est-à-dire feindre de prendre au sérieux les causes qu'on épouse : « J'appelle jeu l'activité qui a sa fin dans le plaisir qu'on en éprouve et indépendamment de son succès [...] c'est la seule forme d'action qui soit digne de l'homme »⁵⁵

Cette enquête sur les idées politiques de Montherlant est rendue difficile, à vrai dire, par la méfiance de Montherlant pour les idées. Nous avons entendu ce matin à propos de *Dom Juan ou la mort qui fait le trottoir* : Montherlant critique les « penseurs qui ont des idées toutes faites sur Dom Juan » – et cette hostilité concerne en fait « les penseurs qui ont des idées toutes faites » en général. Ce qui n'implique pas une hostilité envers la pensée ou la raison en tant que telles, mais bien envers les pensées doctrinales : « tout ce qui est systématique est le contraire de la pensée », déclare-t-il

⁵³ *Le Paradis à l'ombre des épées*, 1924. Le contexte est celui des « années de sport » de Montherlant ; l'imbrication entre les activités personnelles de l'écrivain et la construction de son imaginaire historique et politique est ici frappante – le sport et ses valeurs étant à l'origine de cette métaphore du « Tibre ».

⁵⁴ « Montherlant nous confie », 1965, *loc. cit.*

⁵⁵ *Ibid.*

en 1965⁵⁶. La recherche d'une doctrine politique définie chez lui prendra ici simplement les traits d'un bornage, à partir de quelques idées directrices.

Au préalable, il faut garder à l'esprit que Montherlant n'a pas de formation véritable en sciences sociales ou juridiques, et que ses lectures personnelles ne l'ont pas porté vers ces domaines. En ce sens, et du moins en matière politique, Montherlant est un autodidacte, comme beaucoup de membres de l'aristocratie catholique qui s'est tenu éloignée du modèle de formation secondaire et supérieure des élites par l'État sous la Troisième République. Il avoue à plusieurs reprises n'avoir eu d'intérêt que pour le français et l'histoire à l'école, et peine à écrire son discours de réception sur André Siegfried à l'Académie, en s'attardant sur un livre assez oublié du grand politiste sur la Nouvelle-Zélande⁵⁷. Il ne dispose donc pas des outils structurés des systèmes de pensée politique, pas plus qu'il ne voit le politique à travers les prismes forgés par la science politique. Il est aussi à l'occasion un coquet, qui obtient de Maurice Genevoix d'être dispensé de la candidature et des visites pour entrer à l'Académie française, par manque d'appétit pour ce qu'il nomme « l'esprit de brigade », avant d'être élu au 29^{ème} fauteuil en 1960 – et c'est sans doute, en partie du moins, cette même coquetterie qui le conduit à se défendre d'avoir des idées générales sur la Cité. Montherlant estime d'ailleurs, dès avant la guerre, que l'écrivain a pour mission d'exprimer sa « part essentielle », et non de jouer un rôle particulier dans la société – sauf en temps de crise, et lorsque sa patrie est en danger, en tant que citoyen et non qu'en tant qu'homme de lettres⁵⁸.

Il faut aussi souligner une sorte de malentendu entre Montherlant et certains de ses lecteurs, lié à la fermeté de son style. Derrière le lieu commun, chez les critiques qui lui étaient hostiles, de la « morgue » montherlantienne, on entend l'écho des premières phrases du *Solstice de Juin* où s'exprime la nostalgie d'une « société un peu virile et un peu âpre »⁵⁹. Or, ce qui compte à mon sens, c'est le « un peu », peut-être autant que les adjectifs qui le suivent. La pensée de Montherlant est en réalité une pensée tempérée, modérée, celle d'un patricien parisien, qui ne quitte que très peu le Quai Voltaire après la guerre. Elle est du reste le résultat d'un cheminement et

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Discours de réception de Montherlant à l'Académie française, 20 juin 1963, site de l'Académie (<http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-et-reponse-du-duc-de-levis-mirepoix>, consulté le 2.09.2013)

⁵⁸ *Service inutile*, « L'âme et son ombre », p. 695, conférence « L'écrivain et la chose publique » prononcée dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne le 15 mai 1934.

⁵⁹ L'agacement des critiques a poursuivi Montherlant tout au long de son œuvre, en raison d'un style classique aux allures parfois péremptives – parmi des nombreux exemples, voir pour les textes dont il est ici question René Vincent, « Montherlant est-il Dieu », in : *Combat*, 10 janvier 1936, ou François Sentain, « Montherlant à la portée des midinettes », in : *Combat*, 10 avril 1939, ou encore Matthieu Galey, « Un roman écrit dans une langue morte », in : *Arts*, 3 avril 1963, à propos de Henry de Montherlant, *Le Chaos et la nuit*, Paris, Gallimard, 1963. A ses critiques, Montherlant répond que sa façon de s'exprimer est simplement authentique et sans fard, et en rejetant l'accusation d'affectation : « Ils appellent 'éloquence', 'rhétorique', ce qui sort de moi comme du feu ; est-ce ma faute si l'expression, chez moi, colle sur le jet de la passion ? », « Notes de théâtre », in : *Théâtre, op. cit.*, p. 1372.

d'évolutions constantes, comme il le souligne dès le milieu des années 1920⁶⁰. Montherlant a rendu un service à ses commentateurs en admettant que ses idées, ou ses préoccupations, ont changé en fonction des moments et des étapes de sa vie. Ses écrits témoignent davantage d'un « suivi » réflexif de son propre itinéraire que d'une tentative de reconstruire celui-ci en lui donnant les apparences d'un système⁶¹, et Montherlant lui-même estimera à la fin de sa vie que si son œuvre présente une unité, celle-ci est apparue « peu à peu, en partie grâce à des commentateurs »⁶². Même s'ils forment un ensemble cohérent tout au long de son œuvre, les éléments politiques sont donc difficiles à séparer d'une vision morale plus générale, finalement toujours nuancée et modérée dans ses conclusions, malgré la passion du style.

Le dilemme de l'engagement est l'un des fils conducteurs de cet imaginaire politique. Le retrait vis-à-vis du politique chez Montherlant n'est pas le résultat d'une conviction, mais d'un cheminement. Après l'avoir affirmée, il doute souvent de cette morale de « l'alternance » entre les points de vue et les modes de vie qu'il défend à partir des années 1920 :

Mais toute notre condescendance aux choses extérieures ne peut faire que nous ne nous posions la question : ce devoir est-il fondé ? Où est la réalité ? Comment concilier la vie contemplative et la vie civile ? Comment faire loyalement les gestes d'appartenir – comment appartenir – quand on n'appartient pas ? Les événements qui s'annoncent, l'homme matériel qui est en moi les regarde par le petit bout de la lorgnette, puis l'homme spirituel par le grand ; tantôt ils m'apparaissent plus gros qu'ils ne sont, et tantôt minuscules, infiniment éloignés.

Allons-nous retomber dans les pis-aller de l'alternance ? Les jours pairs du mois prendre le point de vue des contingences, et les jours impairs le point de vue de l'éternel ? Ces contradictions successives peuvent-elles, comme celles de certains courants électriques, nous donner l'illusion du continu ? Et si oui, cette illusion peut-elle nous suffire ?⁶³

Si Montherlant a jamais formulé une doctrine, c'est celle du « syncrétisme/alternance », formalisée en 1926, et dont le but avoué est de parvenir à « une croyance unique et une unique espérance : la féerie », en sympathisant avec un esprit « qui ne rejeterait aucune des attitudes morales, et accueillerait également celles qui passent pour opposées »⁶⁴. L'alternance, Montherlant la pratique en tout cas dans son attitude vis-à-vis du politique, par une sorte de balancement constant entre deux sentiments viscéraux, le patriotisme et l'indépendance : les mots « France », « patrie » et « patriotisme » sont parmi les plus fréquents de ses essais des

⁶⁰ *Un voyageur solitaire est un diable*, avant-propos.

⁶¹ L'avant-propos de *Service inutile*, mais aussi les préfaces, rajouts et notes multiples qui complètent ses œuvres, insistent constamment sur le fait que Montherlant a suivi des étapes, au cours desquelles il a été amené à abandonner des idées, ou à les inverser – d'où notamment le soin qu'il met à dater constamment ces pensées et ces propos, ou à indiquer le délai entre la rédaction d'un texte et sa publication. Voir par exemple le post-scriptum ajouté au *Solstice de Juin* lors de sa publication.

⁶² « Montherlant nous confie », site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

⁶³ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 591.

⁶⁴ *Aux fontaines du désir*, « Syncrétisme et alternance », p. 237-245, et avant-propos de l'été 1927 à la même œuvre, p. 231-233, ici p. 231 et 232.

années 1930, il n'en profite pas moins pour distinguer deux sortes de patriotisme : celui où l'on trouve que tout ce que fait son pays est bien, et celui où l'on trouve que tout ce qu'il fait est mal⁶⁵ – le second type étant évidemment celui de Montherlant, qui parle essentiellement de la France pour la critiquer, et cherche ses modèles au-delà des frontières et des époques, comme nous l'avons vu. L'affaire du « prix de Tunisie » en 1934 en est un bon exemple, où il rejette le Grand Prix de littérature coloniale, doté de 20.000 francs et d'un séjour d'un mois en Tunisie car il refuse de « chanter des conquêtes qui ne méritent pas de chant, car on ne chante pas un mal » Ce rejet d'une récompense est aussi présentée par lui d'abord comme un acte d'indépendance, où il refuse l'argent d'un gouvernement, ainsi que ses instructions sous-jacentes⁶⁶.

Balancement, également, entre l'indignation constante face à l'époque et à tous les symptômes de médiocrité et de petitesse qu'il lit dans les journaux ou croise dans la rue ⁶⁷, et la morale de l'acceptation, qu'il professe dès ses années au Collège Sainte-Croix, avant de la couler dans le moule des références antiques qui lui sont chères. Montherlant adolescent prononce en effet une de ses premières conférences à 16 ans, dans le cadre de l'académie littéraire de son collège à Neuilly, sur le thème de l'acceptation, et juge plus de quarante ans après que l'essentiel de sa vie a tenu dans cette « acceptation de la nature et de la condition humaine, qui sont le propre de ce que j'ai été comme de ce que j'ai fait » - en convoquant Marc-Aurèle et Euripide comme figures tutélaires⁶⁸.

Le rapport de Montherlant au « peuple » est lui aussi ambivalent, et on y retrouve le dilemme de l'engagement, dans des périodes où la question de la révolution et du changement social occupe une large part de la scène politique. Souvent accusé d'indifférence hautaine envers ses semblables, il s'avoue pourtant très préoccupé par le spectacle de l'injustice, ou par le destin de la Nation :

Par malheur, sans rien y pouvoir, je souffre de mille objets saugrenus. Quelquefois, je l'avoue, je me suis senti las de prendre si à cœur ces objets qui m'étaient étrangers, et, alors que ma vie privée, et celle de ceux que j'aime, par une fortune rare avait un cours très heureux, de retrouver la tristesse à cause de la patrie, ou de la question sociale, ou de la question indigène, qui laissent le plus grand nombre des hommes dans une telle épaisseur d'insensibilité.

⁶⁵ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 589.

⁶⁶ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 590. Cette attitude vaut à Montherlant les critiques agacées de la droite : Pierre Lagarde, « Pourquoi Henry de Montherlant refuse après quatre mois le Prix de Tunisie », in : *Comoedia*, 16 octobre 1934.

⁶⁷ Voir entre autres, à côté de *L'Equinoxe de Septembre*, « La France et la morale de midinette », *art. cit.*, les textes de *Service inutile*, « La prudence ou les morts perdues », p. 669-670, ou du *Le Solstice de Juin*, « Etre de son époque », p. 900-902 et « L'avenir de la qualité humaine chez le Français moyen » p. 936-946, , où s'exprime un Montherlant « râleur » particulièrement cinglant.

⁶⁸ « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.* Les citations exactes de Marc-Aurèle sont « Ô monde, je veux ce que tu veux, tout ce qui arrive arrive justement », celle d'Euripide « rien de ce qui est fatal ne doit nous paraître cruel ».

Il s'occupe des malheureux au patronage Bon-Conseil où dont il tient la bibliothèque en 1916⁶⁹, puis s'engage comme soldat de seconde classe durant la guerre, avant de ressentir le sport comme « le dieu de l'amitié » entre les classes⁷⁰, et de voir certaines de ses œuvres comme des plaidoiries pour les anonymes⁷¹. De nombreuses remarques attestent de l'attention portée aux « petites gens », à leur comportement, à leurs émotions ou à leur vie quotidienne⁷². Néanmoins, ses réflexions sur la question sociale sont empreintes d'un sentiment tragique : celui d'être du côté de ceux qui sont condamnés à être les victimes des révolutions, même s'il ne fait pas partie des « possédants » :

Errant, j'étais avec lui, et avec plus humble que lui, avec ces parias du peuple que sont les indigènes coloniaux. J'ai refusé d'avoir un 'portefeuille' : Diloy le chemineau est mon maître en finances. J'ai refusé d'avoir un foyer parce que je ne voulais d'autre propriété que ce qui m'est propre, c'est-à-dire ma tête et mon cœur. J'ai refusé l'argent d'un gouvernement (...). J'ai écrit *La Rose de Sable* en faveur des indigènes, et j'ai écrit *L'Hôpital* en faveur des ouvriers. Prêt au moral pour ces bouleversements, comme j'y suis prêt dans une vie matérielle où je n'ai rien à perdre, toutefois je n'ai guère de doutes sur ce qui m'attendrait dans une révolution. Arrière-petit-fils au premier, au deuxième et au troisième degré de prisonniers politiques, arrière-petit-fils et arrière-petit-neveu d'assassinés politiques, je sais très bien que tout cela finirait pour moi par le fossé.

Ces dilemmes se résument dans un sentiment d'exil, très présent chez Montherlant dans les années 1920 et 1930, et dont témoigne l'avant-propos de *Service inutile*, où il s'explique sur ses années de voyage entre 1925 et 1932, et confesse faire partie de ces « certains hommes de chez nous [qui] se sentent en exil au sein de leur propre patrie [...] à tort ou à raison, ils la trouvent peu virile », sentiment qui n'exclut pas, par moment, la volonté de s'impliquer tout de même, sans y croire tout à fait : « Par moments ils se raidissent : allons ! voyons ! je veux être solidaire ! »⁷³. Reste cependant la tentation de se poser ponctuellement en *praeceptor juventutis*, rôle que Montherlant endosse à plusieurs reprises, sans qu'il ait peut-être fait autre chose que coucher sur le papier des impressions ou des souhaits, ou qu'il ait aspiré à jouer un rôle de mentor, tant il lui paraissait évident qu'il se situait en dehors du champ « politique »⁷⁴. De même, témoignent de cette tentation de l'engagement les écrits où Montherlant s'empare d'une cause spécifique pour faire valoir son point de vue, comme la question coloniale, ou le sort des écrivains russes émigrés en France, ou encore la situation sociale des nobles désargentés – le point commun de ces causes étant d'être peu considérées à son époque. Montherlant s'est sans doute senti un

⁶⁹ *Album Montherlant*, op. cit., p. 91-93.

⁷⁰ *Les Olympiques*, préface de 1938.

⁷¹ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 590.

⁷² Par exemple dans *Le Solstice de Juin*, « La sympathie », p. 925-930.

⁷³ *Ibid.*, « Avant-propos », p. 588.

⁷⁴ *Ibid.*, « La prudence ou les mort perdues », p. 664-678, « Lettre d'un père à son fils », p. 724-735 ; *Le Solstice de Juin*, « Pour la jeunesse », p. 908-910, « Vingt lignes sur l'héroïsme », p. 932-933, « Lettre à Radio-Jeunesse », p. 946-951.

« devoir » d'user de sa notoriété pour les porter dans l'espace public⁷⁵. Parfois, en témoigne également le fait de se joindre aux mouvements plus « médiatiques », tels que les pétitions d'intellectuels, mais avec la même logique : celle de défendre les faibles, surtout lorsqu'ils lui paraissent valeureux : ainsi cette signature de Montherlant au bas de la pétition publiée dans *L'Oeuvre* en 1935 contre la guerre d'agression menée par l'Italie mussolinienne contre l'Ethiopie⁷⁶.

La guerre en général, est quant à elle omniprésente dans ses essais jusqu'en 1940, avant que ce thème ne s'estompe progressivement dans la seconde partie de sa vie – et sans que Montherlant se soit jamais considéré comme belliciste. Elle lui sert, à maintes reprises, à illustrer une aspiration générale à l'esprit chevaleresque, à travers des figures là encore historiques : évocation récurrentes du code d'honneur des samouraï et respect déjà évoqué pour les gestes de mansuétude envers les vaincus. Sa conviction de 1938 que la guerre entre France et Allemagne est inévitable ne l'empêche pas ainsi de parler au même moment devant le Comité France-Allemagne et de séparer nettement l'estime que peuvent se porter les deux peuples – tels ces deux samouraïs qui devisent sous un parapluie en se rendant au pré du duel, ou encore tels Achille et Lycaon avant que le premier ne tue le second en lui disant : « Meurs, ami ! »⁷⁷

Ces propos et ces actes, cependant, sont ceux du Montherlant d'avant 1945. L'expérience de l'épuration, où Montherlant a visiblement souffert d'avoir été accusé davantage en raison de ce qu'il incarnait que de ce qu'il avait fait, le conduit dans la dernière partie de sa vie à s'en tenir à un stoïcisme sceptique qui tend au bonheur. Il renoue dès lors avec la morale de l'alternance, qu'il exprime notamment dans les entretiens qu'il accorde dans les années 1950 et 1960, alors qu'il est devenu un des monuments de la littérature de l'époque. Il résume en 1965 son parcours par la problématique suivante : « comment être à la fois intelligent et passionné, ou généreux ? J'y suis arrivé par la feinte »⁷⁸. La feinte est ici une technique morale : non pas faire semblant de faire, mais faire semblant d'y croire, sans la foi. Dans le même entretien radiophonique, l'auteur rappelle une page du *Songe* : « j'ignore l'utilité de mon sacrifice... je me précipite dans l'indifférence de l'avenir », avant de prendre les

⁷⁵ *La Rose de Sable*, déjà évoquée, ainsi que les écrits « coloniaux » de *Service inutile* ; Henry de Montherlant, « Pour les jeunes écrivains russes émigrés », in : *Candide*, 31 décembre 1936, et *Service inutile*, « Sur la noblesse en France », p. 686-689.

⁷⁶ André Gide, Julien Benda, André Chamson, Jean Guéhenno, Jean Cassou, Henry de Montherlant *et alii*, « Manifeste pour le respect de la loi internationale », in : *L'Oeuvre*, 5 octobre 1935.

⁷⁷ *L'Equinoxe de Septembre*, « Le parapluie du samouraï », p. 757-758. Le texte est issu d'une conférence donnée le 11 janvier 1938, à l'invitation du Comité France-Allemagne, où se nouent des liens qui déboucheront plus tard sur la collaboration littéraire, et dont Otto Abetz est déjà une figure importante (la causerie de Montherlant sert d'ailleurs d'avant-propos à une conférence d'Abetz). Montherlant estime d'ailleurs, dans une note de 1938 sur son texte, que son attitude « ne saurait être tout à fait celle du Comité France-Allemagne », *ibid.*, p. 755.

⁷⁸ Entretien « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

exemples d'Hector et d'Achille « sachant la vanité des choses mais agissant comme si j'en étais dupe »⁷⁹.

Cette attitude trouve sa légitimité à travers, là encore, des figures historiques, mobilisées comme *exempla*. Montherlant a une tendresse particulière pour son maître stoïcien Sénèque et prend pour modèle sa vie pendant les sept ans où il côtoie Néron empereur, et le pouvoir : le matin, Sénèque s'adonne à son œuvre de dramaturge et aux passions humaines, l'après-midi il vaque aux affaires avec le jeune Néron, le soir il écrit son œuvre de moraliste, où il discrédite sans pitié les passions et les affaires. En d'autres termes, une vie où les règles d'équivalence et d'alternance s'appliquent à la lettre dans une même journée. *Carnets* à l'appui, Montherlant résume : « la vie devient une chose délicieuses, aussitôt qu'on décide de ne plus le prendre comme un jeu [...] c'est une question de moment »⁸⁰.

Ce scepticisme se double par moments d'une intransigeance de vue parfois brutale, en général sitôt abandonnée qu'elle est formulée. On connaît le sort de Pedro dans la *Reine morte*, emprisonné « pour médiocrité ». Montherlant « alterne » en réalité entre deux colorations face à l'homme : celle de l'indulgence, fondée sur le scepticisme, et celle de l'intransigeance fondée sur l'idée de hauteur. Le texte « La tragédie de l'Espagne », que résume bien la formule « plutôt mourir que de sacrifier aux faux dieux » développe l'idée que le rôle de l'Espagne, fidèle au génie de sa civilisation, aurait été, dans le concert des nations modernes, de refuser le progrès technique et l'évolution de la société, et témoigner des valeurs de noblesse par l'isolement et la fidélité à son histoire. Montherlant signale par ailleurs fréquemment dans ses articles ou notes sur ses propres écrits qu'il a atténué certains aspects ou certaines phrases – il affectionne entre autres le mot « édulcorer »⁸¹ lorsqu'il rappelle qu'il a ainsi tempéré des propos trop tranchés.

Ces éléments convergent vers un individualisme radical, combiné à une morale chevaleresque rétive aux liens autres qu'affinitaires, et dont Ferrante se fait le héraut lorsqu'il clame : « Que m'importent les liens du sang ! Il n'y a qu'un lien, celui avec les êtres qu'on estime ou qu'on aime »⁸². « Individualisme » signifie également « générosité » : Montherlant estime qu'une âme qui ne serait pas pourvue de cette dernière qualité serait « une âme de seconde zone »⁸³, et cette générosité est patente dans la vie de l'écrivain, qu'elle soit symbolique ou pécuniaire⁸⁴.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ En particulier dans *Service inutile*, *op. cit.*, *passim*.

⁸² *Le Reine morte*, *op. cit.*, acte II, tableau 1, scène 3, p. 105.

⁸³ « Montherlant nous confie », 1965, site de la Société Montherlant, *loc. cit.*

⁸⁴ Ainsi ce don de 10.000 francs au général Giraud, alors gouverneur en Algérie, en demandant que la moitié de la somme aille aux Algériens : « Dans ma lettre au général Giraud, j'écrivais : 'J'aurais souhaité qu'elle (cette somme) fût employée pour moitié aux agréments de soldats français, et pour moitié à ceux des dissidents vaincus, puisqu'après tout des deux côtés on fait son devoir également. Mais je crains que de tels détails ne vous soient une cause de tracas. Disposez donc de cela comme vous l'entendrez'. Le général Giraud a agi avec une parfaite correction en remettant cette somme à la

Le modèle politique et social issu de ce « complexe » de prémisses est longuement développé dans l'avant-propos de *Service inutile*, et prend une fois de plus les couleurs d'une figure historique, abstraite cette fois-ci – celle du « moine-soldat » : « l'action et la non-action se rejoindront dans l'éternité, et elles s'y étreindront mutuellement. Mais quid du présent ? Le moine-soldat ! C'est autour de cette figure un peu déroutante que tourne aujourd'hui ma pensée, dans la mesure où je pense. Soldat, il dresse l'action. Moine, il la sape »⁸⁵. Concrètement, ce moine-soldat, dans la vie, peut aussi être un franc-tireur : Montherlant pensait qu'un écrivain influe la société surtout par son œuvre, éventuellement par sa vie, mais sans doute pas par ses idées – ce qui ne l'a finalement pas empêché, d'une manière subtile et sans doute en partie involontaire, de développer des problématiques qui apparaissent comme « progressistes » dans l'univers politique et social de son époque : la discrète illustration de l'homo-érotisme, la promotion de l'incinération « à l'Antique »⁸⁶, l'exaspération face à la condition de la femme dans l'univers bourgeois de l'Entre-deux-guerres, la défense du colonisé, voire des « exclus », de ceux qui ne trouvent pas leur place dans le monde moderne – qu'on pense à cet égard au final des *Célibataires*⁸⁷.

En somme, après avoir procédé à ce bornage, comment qualifier la pensée d'un homme qui, sa vie durant, s'est coquettement défendu de penser ? Peut-être comme une synthèse d'un autodidacte amoureux des paradoxes et des contradictions assumées, et dont la pensée n'a pas été bornée par les cadres intellectuels fixés au tournant du XX^{ème} siècle par les élites universitaires et intellectuelles, que Montherlant a d'abord ignorées puis fui. Il affirme à propos de la devise de sa famille « Seulement pour les lys » qu'il aime à s'imaginer qu'il s'agit des lis des champs qui symbolisent dans l'Évangile « le détachement des intérêts de la terre »⁸⁸. Après s'être dit que si la synthèse entre des paradigmes opposés était impossible, il lui fallait alors « épuis[er] la vie par l'alternance »⁸⁹, il s'est en tout cas tenu en lisière des grandes causes politiques de son temps, à l'exception des années 1935-1940, qui vont se muer en amère déception après les malentendus de l'Épuration. Son « imaginaire politique », en revanche existe bel et bien, et il se construit autour de

Croix-Rouge de Bou Denib.», in : *Service inutile*, « Un vainqueur élève-t-il une statue au vaincu ? », *op. cit.*, p. 633.

⁸⁵ *Service inutile*, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 592.

⁸⁶ *Album Montherlant*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 223. Montherlant, résolu à se faire incinérer dès 1954, se procure le bulletin de l'association « La Flamme purificatrice », le *Bulletin de la société pour la propagation de l'incinération*, et fait savoir à peu près au même moment à Marcel Jouhandeau : « Et tandis que bientôt, vos vers chrétiens vous dévorons, je me consumerai sur le bûcher géant de Cléanthe ». Quelque mois après le suicide de Montherlant, en avril 1973, Jean-Claude Barat et Gabriel Matzneff dispersent les cendres de Montherlant sur le Forum et dans le Tibre.

⁸⁷ Montherlant revient sur la situation de pauvreté dans laquelle vivent de nombreux nobles dans « Sur la noblesse en France », publié d'abord dans le *Journal des Débats* en 1934, in : *Service inutile*, p. 686-689.

⁸⁸ *Service inutile*, « Chevalerie du néant », p. 597 et n. 1 p. 599.

⁸⁹ *Aux fontaines du désir*, « Avant-propos », p. 231.

figures historiques, ainsi que de références qui sont celles d'un moraliste bien plus que d'un théoricien : « L'Écclésiaste n'est sans doute pas le plus grand livre de l'humanité, mais c'est celui qui – avec l'œuvre de Nietzsche – correspond le plus entièrement à mon tempérament »⁹⁰ estime-t-il durant l'Occupation. Cette synthèse, dont les thèmes idéologiques sont finalement plus nuancés et tempérés que le style parfois cinglant de Montherlant ne le laisserait penser, se situe finalement dans une longue lignée d'écrivains, celle des aristocrates modérés qui créent leurs propres concepts à partir d'une immense culture, tels que Tocqueville ou Barbey d'Aurevilly, ou dans un style plus léger, au XX^{ème} siècle, José Luis de Villalonga. Synthèse entre des éléments divergeants, modération des conclusions et alternance nuancée sont les marqueurs d'une pensée marquée au coin de cette tradition : chez Montherlant, ce qu'il faut de culture catholique, avec ce qu'il faut de scepticisme ; ce qu'il faut de stoïcisme, avec ce qu'il faut d'épicurisme ; ce qu'il faut d'aspiration au succès, avec ce qu'il faut de souci de la tranquillité. La question de l'actualité de Montherlant resurgit à intervalles réguliers depuis sa mort, au rythme des reprises successives de ses œuvres au théâtre, qui sont peu fréquentes mais régulières. En réalité, c'est peut-être le type d'écrivain que Montherlant incarne, au sein de cette lignée aujourd'hui presque éteinte, qui est devenu inactuel, davantage que les idées qu'il a développées – cette pensée de la synthèse, et de l'alternance tournée le bonheur comme but ultime, restant en revanche objectivement actuelle dans la société post-moderne, comme elle l'était de son vivant – ce qui explique aussi qu'il ait été autant lu.

⁹⁰ *Textes sous une occupation*, « La déesse Cypris », p. 1579.